

**Zeitschrift:** Bulletin de la Société romande d'apiculture  
**Herausgeber:** Société romande d'apiculture  
**Band:** 4 (1907)  
**Heft:** 6

**Heft**

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

**Download PDF:** 06.06.2025

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

# BULLETIN DE LA SOCIÉTÉ ROMANDE D'APICULTURE

S'ADRESSER

pour tout ce qui concerne la rédaction  
à M. GUBLER, à Belmont (Boudry)  
Neuchâtel.



pour les annonces et l'envoi  
du journal  
à M. Ch. BRETAGNE, à Lausanne.

---

QUATRIÈME ANNÉE

N° 6.

JUIN 1907

---

## CONSEILS AUX DÉBUTANTS

### JUIN

Le mois d'avril, mauvais jusqu'à la fin, a laissé de tristes souvenirs dans le monde apicole ; la plupart des ruches étaient à la fin plus pauvres en couvain qu'au commencement, la ponte ayant été complètement arrêtée.

Les populations, au lieu d'augmenter rapidement, diminuaient plutôt et c'est le cœur serré que l'apiculteur consultait chaque jour baromètre et thermomètre.

Mai nous a enfin amené le printemps tant désiré ! Et quel printemps ! Quelles journées, splendides ! On en jouit d'autant plus qu'on en a été plus longtemps privé. Cette fois mai fait honneur à sa réputation ; comme par enchantement il a semé un tapis merveilleux de fleurs sur nos campagnes et nos bestioles se précipitaient avec une ardeur inouïe sur ces trésors si longtemps attendus. Le pollen s'accumule d'une manière presque inquiétante dans les cellules et les rayons commencent à s'alourdir d'un nectar délicieux. Le 6, notre ruche sur balance indique pour la première fois 500 gr. d'augmentation. Quel dommage que nos armées ne soient pas plus nombreuses ! Que de nectar perdu faute d'ouvrières !

L'épanouissement des principales fleurs mellifères s'est produit chez nous comme suit :

13 mars, le noisetier.	3 mai, le cerisier.
18 » l'aulne, le tussilage.	5 » le prunier.
17 avril, l'abricotier.	7 » le poirier.
22 » le pêcher.	10 » le pommier, le fraisier.
24 » le groseiller, la dent de-lion.	12 » première fleur de marronnier, l'érable.

Dans la plupart de nos contrées la principale récolte se fait dans

le mois de juin. L'apiculteur doit faire tout ce qui est en son pouvoir pour faciliter le travail de ses abeilles : le trou de vol sera ouvert tout grand ; il est nécessaire même de soulever les ruches par devant au moyen de cales d'un centimètre d'épaisseur ; si possible, on abrite les caisses du soleil pour que les populations ne souffrent pas trop de la chaleur qui, dans ce mois, paralyse souvent toute activité ; les toiles, que les araignées tendent pour surprendre nos pauvres bêtes chargées et fatiguées, seront ôtées chaque matin ; on donnera toujours assez de place aux travailleuses, car ce qui se perd par une journée de chômage forcé ne se rattrape plus.

Ceux qui n'ont qu'une hausse disponible par ruche doivent extraire les rayons aussitôt qu'ils seront operculés ; ces rayons seront rendus le soir après les avoir bien aspergés d'eau fraîche.

La seconde hausse doit être placée sous la première avant que les rayons de celle-ci soient entièrement pleins et cachetés. Il y a des apiculteurs qui mettent une tôle perforée entre le corps de ruche et la hausse pour empêcher la reine de monter. Nous ne sommes pas partisans de cette méthode ; il nous arrive rarement d'avoir de la ponte dans les hausses et si cela arrive, nous n'y voyons qu'un petit inconvénient, car quelques semaines après ces rayons se trouvent garnis de miel comme les autres. Il faut seulement prendre soin de ne mettre dans la première hausse que des bâtisses à cellules d'ouvrières.

Le nombre de colonies ayant bien diminué dans certains ruchers nos collègues seront obligés de pourvoir à des remplacements. Nous recommandons donc de lire l'article de M. Ruffy dans le *Bulletin* de 1904, page 76.

Si vos bonnes souches essaient, ne laissez pas perdre les cellules royales comme trop souvent cela arrive ; faites des nucléus qui, avec un peu de soin, peuvent devenir encore de bonnes colonies à hiberner. Mais tout doit être fait à temps ; ce qui se fait sans peine et sans accroc pendant la récolte, devient difficile en août pour un débutant, à cause du pillage, toujours à craindre à cette époque.

On ne doit pas négliger de visiter les ruches qui ont essaimé pour s'assurer qu'elles ont de nouveau une reine fécondée. Une souche qui a perdu sa reine doit recevoir un nucléus ; à cet effet on brosse toutes les abeilles de la souche dans une caisse vide ; le nucléus est placé dans la ruche et après avoir aspergé les orphelines avec de l'eau sucrée on les laisse entrer de nouveau dans leur logement où se trouve le nucléus ; ce travail doit se faire le soir.

Les bâtisses des essaims sont aussi à contrôler de temps en temps sans cela on risque d'avoir des rayons mal construits ; il y a souvent des feuilles à redresser ; quelquefois les feuilles des bouts ne sont

bâties que d'un côté, alors il est bon de les tourner. C'est du reste un travail amusant pour un vrai apiculteur.

Conservez votre miel dans un endroit sec et sain ; il prend facilement l'odeur de l'air ambiant et devient alors invendable.

Belmont, le 15 mai 1907.

Ulr. GUBLER.

---

### LA REINE DU PREMIER ESSAIM<sup>(1)</sup>

Je viens de lire l'article de M. Keller sur le sujet de l'essaimage et je désire en dire quelques mots, non pas que je croie qu'il soit nécessaire de réfuter ses assertions que beaucoup de vos lecteurs auront condamnées avant que ma lettre ne vous parvienne, mais parce que j'ai eu la curiosité d'examiner les différents traités apicoles à ma portée, en reculant jusqu'à la moitié du dix-huitième siècle et que quelques citations pourront être intéressantes, et aussi parce que je crois pouvoir suggérer la cause de l'erreur dans laquelle est tombé M. Keller, qui a probablement observé soigneusement les quelques cas qui ont formé sa conviction.

J'ai consulté vingt-un traités : Réaumur et Della-Rocca sont les deux plus anciens ; et comme presque tous les auteurs qui les précédaient, ils croyaient que la jeune reine sort avec le premier essaim. Cependant Réaumur, dès 1740, exprime un doute. Il dit :

« Mais est-il bien certain, comme nous l'avons toujours supposé jusqu'ici, avec tous ceux qui ont parlé des abeilles, que ce soit toujours une jeune mère qui se mette à la tête de la colonie ? La vieille mère ne pourroit-elle point prendre du dégoût pour son ancienne habitation ? Enfin ne pourroit-elle pas être déterminée par quelques circonstances particulières à abandonner toutes ses possessions à la jeune femelle ? Je serois en état de satisfaire à cette question autrement que par des vraisemblances, sans les contretemps qui ont fait périr les mouches des ruches, à la mère de chacune desquelles j'avois mis une tache rouge sur le corselet. »

Della Rocca, dans son traité (1790), nous dit que l'essaim sort avec une jeune reine, mais il nous montre l'erreur qu'il a faite, par son explication, que les cellules de reines qu'on aperçoit au bas des rayons, dans la partie de devant des ruches qui sont sur le point d'essaimer « ne sont ordinairement que pour la formation des seconds ou troisièmes essaims ; les abeilles ayant préparé auparavant sur la partie de derrière *qu'on ne voit pas*, d'autres cellules

<sup>1</sup> Voir page 76.

pour les reines du premier essaim ; et pendant qu'elles perfectionnent celles du devant, les reines des cellules du fond sont déjà sorties et prêtes à partir ; ainsi quand nous voyons ces premières cellules avancées ou finies, nous nous mettons alors à garder nos ruches. » L'assertion ainsi avancée par Della Rocca que les premières reines étaient élevées à l'arrière de la ruche n'était qu'une conjecture.

Le fameux Huber, le prince des apiculteurs, comme l'appelle Langstroth, dans une lettre datée de septembre 1791 écrivait : « La vieille reine est toujours à la tête de la première colonie qui sort ; les autres sont conduites par les jeunes reines. » Bevan, Quinby, Hamet, Drory, Bastian, Dubini, Dzierzon, Berlepsch, Vignole, Colin, Debeauvoys, De Layens, Cowan, Alley, Cheshire, Girard, Newman, Cook, Digges, de Rauschenfels, Root, pour ne pas mentionner les trois ou quatre auteurs nommés par M. Keller, affirment que la vieille reine part avec le premier essaim. Miller et beaucoup d'apiculteurs exercés vont plus loin. Ils coupent les ailes aux reines d'avance, et récoltent ainsi le premier essaim, ce qui prouve clairement que la vieille reine sort toujours avec l'essaim. Miller dit (*Quarante ans parmi les abeilles*, page 68) : « Quoique la pratique de couper les ailes de la reine soit devenue assez générale, il y en a qui doutent de son opportunité. Je ne voudrais pas me dispenser de couper l'aile de mes reines, même si je n'avais qu'un seul rucher et pouvais être là tout le temps, mais avec des ruchers éloignés et personne pour les garder, cela me semble une nécessité. Si une colonie essaime avec une reine qui a l'aile coupée, l'essaim ne peut s'échapper. Il est vrai que la reine peut être perdue, mais il vaut mieux perdre la reine que perdre l'essaim et la reine tout ensemble. »

Le docteur Miller pratique l'apiculture depuis 1861. Depuis de longues années c'est son gagne-pain. C'est un des plus forts producteurs de miel de l'Illinois, pour ne pas dire des Etats-Unis. Il nous montre par le passage cité qu'il est sûr que la reine sort avec le premier essaim. Nous-mêmes avons pratiqué la coupe des ailes. Nous en avons parlé page 266 de *L'abeille et la ruche*. Nous avons raconté comment M. Langstroth marquait l'âge de ses reines par la coupe des ailes et que Virgile lui-même indique ce moyen pour empêcher les abeilles de s'échapper.

Très peu de personnes s'accorderont avec M. Keller dans l'assertion que la reine cesse sa ponte quelques jours avant l'essaimage. Plusieurs auteurs affirment que la ponte diminue quelque peu au moment de l'essaimage, parmi lesquels je citerai le professeur Cook, Della Rocca et Huber. M. Langstroth affirme dans sa seconde édition,

que la reine se prépare pour l'essaimage en diminuant graduellement sa ponte, mais d'un autre côté, il dit (*L'abeille et la ruche*, page 254, paragraphe 404) : « Souvent la reine ne sort que lorsqu'un certain nombre d'ouvrières ont quitté, et parfois elle est si alourdie par la quantité d'œufs contenus dans son abdomen, qu'elle ne peut voler, mais tombe à terre. »

J'ai bien souvent examiné un essaim sortant de la ruche et maintes fois j'ai saisi la reine au moment du départ. Je l'ai presque toujours trouvée si alourdie par les œufs qu'elle était facile à attraper. De plus, il est arrivé très souvent qu'elle pondait dans ma main pendant les quelques instants durant lesquels je l'avais tenue en attendant qu'on m'apportât une cage pour l'emprisonner et m'assurer ainsi de l'essaim sans avoir la peine de le recueillir. Que la ponte de la reine *diminue* pendant les quelques jours qui précèdent la sortie de l'essaim, c'est assez fréquent, mais point régulier.

Quelle est la cause de l'opinion de M. Keller, « qu'un essaim primaire possède ordinairement une jeune reine » ? Plusieurs choses ont pu l'induire en erreur. Mais permettez-moi de lui faire remarquer d'abord que puisqu'il dit qu'il est « illogique et contre nature d'admettre qu'une vieille mère fatiguée et débilitée par la ponte considérable des derniers temps entreprenne encore de fonder une nouvelle famille », il est aussi illogique de dire, comme il l'affirme, qu'elle sort « quelquefois avec le second essaim ». Pourquoi avec le second plutôt qu'avec le premier ?

Voici, à mon avis, les accidents qui peuvent causer l'erreur évidente faite par M. Keller :

1. La possibilité de la sortie du premier essaim, quelques jours d'avance, sans que le propriétaire s'en doutât. Dans ce cas, en effet, la ponte a cessé par suite du départ de la mère, et le propriétaire qui voit, au bout de quelques jours, sortir le second essaim, quand les jeunes reines sont arrivées à maturité, se trouve convaincu que les maîtres ont fait erreur.

2. La reine mère est dans sa première année, élevée à l'automne. Elle est forte et active et son allure vive la fait paraître d'autant plus jeune. Mais si on examine l'essaim, on s'apercevra qu'elle pond aussitôt que des alvéoles sont mis à sa disposition, très souvent dès le second jour et on trouvera la vieille ruche sans reine pondreuse ou avec une reine non fécondée.

3. La vieille reine est arrivée à la fin de sa fertilité. Sa ponte du printemps a fini de vider ses ovaires et les abeilles s'aperçoivent qu'elle a besoin d'être remplacée. Immédiatement et avant que la ponte ait cessé, elles élèvent de jeunes reines et l'essaim part avec la

première éclosion. La vieille mère est devenue trop âgée pour s'irriter. Elle mourra à la ruche ou partira avec l'essaim en même temps que la jeune reine. On ne s'occupe plus d'elle car elle ne compte plus. C'est par cet accident de vieilles reines qu'on remplace au moment de la récolte, que mon père expliquait les cinq à six pour cent d'essaims naturels qui sont produits même avec notre système, dans toute bonne saison. L'élevage des jeunes reines n'a pas été fait avec l'intention d'essaimer, mais seulement pour remplacer la vieille reine qui périclité. Puis la récolte aidant, ceci induit les abeilles à l'essaimage. C'est probablement le seul cas où on trouve parfois une jeune reine dans le premier essaim; même dans ces circonstances c'est presque toujours la vieille reine qui part, excepté quand elle est absolument considérée comme une non-valeur, et dans ce cas, elle est encore avec l'essaim quand elle est capable de voler. Le même élevage de jeunes reines est quelquefois occasionné par l'introduction d'une reine étrangère, qu'on tolère jusqu'au moment où on a élevé des remplaçantes, mais dans ce cas, l'étrangère part avec l'essaim.

Presque tous les auteurs s'accordent à dire, ce que nous savons du reste, que l'essaim part ordinairement aussitôt que les alvéoles de reines sont operculés. Mais quelquefois il part dès qu'il y a des larves dans ces alvéoles royaux. Très rarement, dans des circonstances normales, la colonie attend pour envoyer son essaim, que la jeune reine soit éclosion. Cependant Debeauvoys dit qu'on peut s'assurer que l'essaim est sorti, par la présence d'un alvéole royal percé à son extrémité. Mais il n'est pas bien sûr que ce signe soit celui d'un essaim primaire. C'est généralement le signe d'un essaim secondaire. Il y a cependant des exceptions et je me rappelle parfaitement le cas d'une vieille reine partant avec l'essaim accompagnée d'une demi-douzaine de jeunes reines, échappées de leurs cellules au moment où l'essaim sortait. Ces exceptions ne font que confirmer la règle qui est que l'essaim part plusieurs jours avant la naissance des reines. Les seconds essaims sortent plus tôt ou plus tard selon que les premières reines en cellules sont plus ou moins avancées au moment du premier essaimage.

C.-P. DADANT.

---

## LE PERCE-NEIGE MELLIFÈRE

---

Il n'y a rien de plus incertain que le nectar dans les fleurs. Telle fleur dans un pays est très mellifère qui, dans un autre, ne l'est que très peu ou pas du tout. A Revereulaz, j'eus l'occasion de constater que la dent-de-lion ou pissenlit donnait régulièrement un bon

appoint de nectar à nos butineuses, tandis qu'à Saint-Luc, cette même fleur, tout aussi abondante, n'en a donné qu'en 1903, qui fut, il est vrai, une année d'abondance extraordinaire.

Même dans le même endroit la même fleur fournit telle année une importante provision de miel, qui, l'année suivante, est laissée de côté ou visitée inutilement. En 1902 et 1903 le géranium des prés, abondant dans la région de mon rucher, fournissait un sérieux montant de miel qui ne se retrouva guère sur cette même fleur les années suivantes.

Chacun peut assez facilement et plus ou moins sûrement se convaincre de la provenance du miel récolté dans un jour en voyant l'activité qui règne au rucher, le pollen dont les abeilles sont enfarinées. Si vous faites encore un petit tour en guise de promenade au milieu des prairies pour vous rendre bien compte de la présence de nos bestioles sur telle fleur abondante et en plein épanouissement en ce moment, et que, le soir venu, vous respiriez l'odeur caractéristique qui se dégage du rucher, vous saurez à quel grenier vos laborieuses ouvrières ont eu recours.

Je fis dernièrement une constatation qui m'intrigue beaucoup à propos du perce neige ou *crocus vernus*.

Tandis que précédemment la ruche sur balance accusait une diminution régulière de 100 grammes par jour, le temps étant froid et couvert, elle restait stationnaire dès le 22 courant, où la température minima et maxima montait de  $-6^{\circ} +10^{\circ}$  à  $+3^{\circ} +14^{\circ}$  à l'ombre. Le temps étant calme et clair, il devait y avoir facilement  $+25^{\circ}$  au soleil en plein jour.

Les abeilles étaient en fête et l'animation au rucher rappelait les plus beaux jours de l'été. C'était merveille de voir revenir la gent butineuse aux jambes empelotonnées et, sans s'arrêter au seuil de leur demeure, défilant avec un air de satisfaction au milieu des gardiennes de l'entrée, emportant leurs chausses d'un magnifique jaune clair. Tout en constatant ce va-et-vient empressé, je fus frappé de ce qu'un certain nombre d'abeilles rentraient enfarinées comme un meunier, sans pelote aucune aux jambes ; j'en saisis une au passage et en lui pressant légèrement sur l'abdomen, elle déversa sur l'ongle de mon pouce une gouttelette de ce nectar. Puis la petite relâchée reprenait son vol allègrement, mais furieuse de cette rapine. Ce manège fut répété plusieurs fois avec le même résultat, sinon que la quantité déversée était plus grande ou plus petite.

De plus en plus intrigué, je voulus constater sur place ce fait et je sortis en pleine campagne voir les abeilles en quête de miel. Les prairies, délivrées depuis quelques jours seulement de leur manteau d'hiver, offraient l'aspect d'un tapis, au fond d'un beau vert éclatant,

tacheté d'une multitude infinie de points d'un blanc pur et de quelques points d'un beau bleu : c'était les fleurs des perce-neige. Jamais la floraison de cette messagère du printemps ne fut plus spontanée et plus abondante. J'évaluais à environ cent fleurs par mètre carré.

D'autres fleurs, je ne trouvais que trois ou quatre en petit nombre : quelques tussilages sur lesquels aucune abeille ne paraissait, la petite gentiane (*gentiana verna*), visitée par les abeilles et donnant un pollen d'une blancheur immaculée et quelques aulnes dont les chatons bien visités, si j'ai bien observé et que ma mémoire me rappelle fidèlement ce que j'ai lu quelque part, donnent aussi du miel. Je m'arrêtais dans ma promenade d'apiculture dans un vallon bien abrité et particulièrement riche en perce-neige.

Les abeilles y étaient nombreuses et actives à leur besogne. De fait, je constatais qu'elles ne s'arrêtaient pas aux étamines sur le sommet desquelles se trouve le pollen, mais qu'elles se faufilaient avec grand effort entre ces dernières et les pétales jusqu'au fond de la fleur où parfois elles restaient longtemps immobiles, leur langue furetant sans doute le liquide sucré à la base des pétales et étamines sur les nectaires. Je saisis une abeille au sortir d'une fleur après l'avoir suivie quelques moments de fleur en fleur et au moyen du manège indiqué plus haut, elle me déversa une provision de miel que j'évaluais à la charge complète d'une abeille. Relâchée, la petite bête reprit prestement son vol. J'en saisis plusieurs autres qui me donnèrent ordinairement une faible gouttelette et quelques-unes même pas du tout.

Voilà le fait. Je n'ose encore conclure trop catégoriquement que le perce-neige donne du nectar, pour la raison entre autres que les butineuses qui ont été l'objet de ces expériences pourraient bien avoir pris leur repas dans une gentille cellule d'un rayon pour en profiter selon besoin à la manière de nos laboureurs de terre, comme d'un viatique au milieu de leurs recherches périlleuses à travers monts et vallons.

Cependant, vu les constatations énumérées, personne, sans des faits mieux établis et contraires, n'oserait non plus le nier. Dans ce cas, le perce-neige, qui, en ces temps, constitue presque l'unique table richement fournie de pollen pour nos infatigables ouvrières au-dessus de la région des arbres fruitiers, aurait encore un droit de plus à l'estime des apiculteurs de la montagne ; il livrerait généreusement, outre le pain commun des humains, la liqueur céleste des dieux.

En avril 1907.

REY, X., curé de Saint-Luc.

Ruche sur balance, diminution pendant l'hiver : 8 kilos 500.

Saint-Luc, le 27 avril 1907.

L'hiver que nous avons traversé a été mortel pour les essaims et les colonies qui n'étaient pas de première force. Même parmi ces dernières, beaucoup ont défunté. Un apiculteur me disait dernièrement : « Mes trois plus fortes colonies sont mortes de faim, à côté de cadres remplis de miel, faute d'avoir pu se transporter à quelques centimètres plus loin. » Un autre m'écrivait : « Sur douze colonies, cinq m'ont péri. Dans leurs ruches, on a trouvé au moins cinquante livres de miel. Comme le miel ne peut s'extraire, le meilleur moyen est de mettre dans chaque boîte un essaim qui trouvera son ménage bien commencé.

REY, X.

---

## CHOSSES ET AUTRES

---

Le 1<sup>er</sup> avril, la Société d'apiculture du bassin de la Meuse a tenu son assemblée générale annuelle à Liège. Plus de deux cents délégués et membres des sections des provinces de Liège, de Namur, de Luxembourg et de Limbourg étaient présents. Le nouveau président, M. le conseiller provincial Polet, a prononcé une allocution touchante dans laquelle il a rappelé en termes éloquents, les brillantes qualités qui distinguaient feu M. Emile Sior, notre regretté président, décédé le 9 février dernier à l'âge de 46 ans. M. Sior était l'un des fondateurs de notre belle société. Son dévouement à la cause apicole, sa générosité, son affabilité sont bien connus, même à l'étranger.

C'est à cette réunion qu'on a proclamé les résultats du concours d'appareils pour se garantir contre les piqûres d'abeilles. C'est un de vos compatriotes qui obtient le *premier prix* pour le meilleur voile : M. Ch. Bösch de Märstetten-Station (Thurgau). Le prix de ce voile est de fr. 1.60. M. Bösch obtient encore un troisième prix pour gants d'apiculteur, si je ne me trompe.

Je ne veux pas vous écrire aujourd'hui une dissertation scientifique. Je viens simplement causer avec vos lecteurs de quelques faits que j'ai notés dans mon carnet d'apiculteur.

On parle tant de l'élevage des reines par de nouveaux procédés venant d'outre-mer, que j'ai résolu de vérifier le bien-fondé de quelques-uns d'entre eux. J'ai acheté une ruche Langstroth à M. Bondonneau (c'est la première qui entre dans mon rucher), ainsi

qu'une ruchette jumelle double Root pour l'accouplement. Vous aurez lu à la page 274, vol. I de l'*Apiculture nouvelle*, le mode d'emploi de cette ruchette. Trois des petits cadres dont elle se compose peuvent être agencés de façon très simple et très sûre dans un cadre Langstroth. Or, la ruche Langstroth est pour ainsi dire inconnue ici. La maison Root ne construit pas encore de ruches cubiques Voirnot. Les ruches Dadant-Root sont de vraies Dadant-Blatt. Je voulais avoir un modèle de ruchette pratique. Si le modèle Root me convient, je fabriquerai moi-même d'autres ruchettes dont les petits cadres s'agenceront dans les cadres de la Dadant-Blatt et de la Voirnot : mon rucher étant composé exclusivement de ces modèles de ruches. Je ferai d'abord l'essai de la méthode Phillips employée dans les ruchers de Root & Cie. Notez que je suis un expérimentateur plutôt qu'un producteur, mon rucher se trouvant dans une région pauvre en plantes à nectar. Le 20 mars dernier, j'ai transvasé une colonie logée en Dadant-Blatt dans la ruche Langstroth en question. C'est sur ce fait que je désire attirer l'attention de vos lecteurs. J'ai choisi cette colonie parce que c'est la plus méchante et la plus pillarde du rucher ; seulement, ce qui est assez rare (1), elle est aussi la plus travailleuse. Je veux l'adoucir par croisement. La température était encore peu élevée le 20 mars, bien que le soleil dorait la vallée de ses rayons. J'ai transporté la ruche Langstroth en cave ou plutôt dans une pièce du sous-sol bien éclairée et dont les fenêtres s'ouvrent sur le midi. J'avais d'abord introduit dans les cadres Hoffmann de la Langstroth des bâtisses conservées à cet effet et arrangées avec beaucoup de soin. Plusieurs contenaient encore du miel operculé.

J'avais eu la chance de pouvoir profiter, pendant une heure, d'une température suffisamment élevée pour visiter la ruche à transvaser. Chose étrange, cette année, la ponte a été pour ainsi dire interrompue ou du moins s'est ralentie vers la mi-mars, de sorte qu'il restait seulement dans la ruche deux cadres avec quelque peu de couvain operculé. Par contre, il y avait déjà bel et bien de jeunes abeilles sur les rayons. Après avoir enfumé fortement la colonie par l'entrée, j'ai ouvert la ruche, puis j'ai enlevé les planchettes. Cette colonie était déjà forte et je ne parvins pas, malgré de longues recherches, à retrouver la reine.

J'enlevai quand même les rayons un à un et je brossai les abeilles dans la nouvelle ruche. Je démantibulai complètement l'autre et je portai les deux cadres de couvain et deux cadres renfermant du miel à une colonie un peu faible possédant les mêmes cadres. Quant aux autres cadres, je me proposai de les disposer à plat au-dessus de ceux du corps de ruche de la Langstroth, après les avoir désoperculés et réchauffés. Je transportai ensuite la Langstroth à l'ancien

(1) ? C. B.

emplacement de la ruchée transvasée. Lorsque j'eus ouvert les fenêtres, les abeilles qui volaient contre les vitres retournèrent au rucher et retrouvèrent aisément la nouvelle ruche renfermant leur reine. Le lendemain, je voulus nourrir au moyen des rayons de réserve renfermant le miel et qui avaient été désoperculés et réchauffés. Malgré cela et malgré aussi les coussins bien chauds qui maintenaient une douce chaleur dans la ruche, les abeilles ne purent prendre le miel réellement figé dans les cellules. J'humectai ce miel avec de l'eau tiède et je nourris en même temps au sirop de sucre à l'aide d'un cadre nourrisseur Doolittle. Alors seulement, les abeilles parvinrent à utiliser le miel, mais encore lentement. Enfin, quelques jours après, je vérifiai de nouveau. Chose étrange encore ! Plus de miel, mais le cadre était rempli... de sirop de sucre ! De guerre lasse, je n'en ai plus nourri qu'au sirop et je n'ai plus mis de rayons de miel à plat sur les cadres du corps de ruche. Aujourd'hui, j'ai visité cette colonie qui travaille avec une ardeur fébrile, charriant le pollen des pas-d'âne et des saules, car ces producteurs de pollen sont en pleine floraison. La ruche renferme du couvain et il y a seulement 13 jours qu'elle a été transvasée ; elle a des cellules operculées.

Quelles *conclusions* peut-on tirer de tout ceci ? C'est que l'observation attentive des mœurs des abeilles nous réserve parfois des surprises, que les transvasements sont aussi parfois possibles au printemps, si le temps s'y prête. Enfin, il est bon de répéter qu'il faut alors observer attentivement les agissements de certaines ruchées : on en a vu qui mouraient à côté de provisions qu'elles ne pouvaient utiliser de façon profitable. Ajoutons encore que le sirop de sucre composé de : moitié eau, moitié sucre, seulement chauffé à 30° pour favoriser la fonte du sucre, est propre à exciter la ponte et à donner aux colonies la force nécessaire pour butiner dans les premières fleurs printanières sans risquer de rester en route. Les jeunes abeilles résultant des premières pontes constituent le noyau nécessaire à la formation des ruchées fortes prêtes à profiter des floraisons de mai et de juin.

Malgré la longueur et la rigueur de l'hiver, nos colonies ont relativement peu consommé : en moyenne de 6 à 7 kg. depuis octobre. Nous avons craint un moment la dysenterie pour nos colonies longtemps retenues dans les ruches. Le 17 janvier, les ruchées étaient en bon état, mais n'avaient pas encore bougé. Elles avaient soigneusement propolisé les moindres interstices, signe caractéristique, disent les vieux mouchiers, d'un long hiver souvent rigoureux. Plus d'une abeille trouvée sur les plateaux avait les intestins bien remplis. Température extérieure ce jour-là : + 5°. Le 11 février a eu lieu une sortie heureuse : les intestins sont vidés. Je remarque alors que

j'avais oublié un cadre placé à plat, avant l'hiver, sur les cadres d'une, ruchée. Les planchettes manquaient et les ouvertures laissées ont permis à l'air froid de pénétrer dans la ruche pendant tout l'hiver. Les abeilles de cette ruche ne se portent pas plus mal que d'autres : je trouve peu de cadavres sur le tablier de la ruche. Le cadre a été dépouillé de son miel.

J'ai une ruchette d'observation non peuplée, remise ici dans mon bureau. Elle renferme des cadres bâtis. La température de la pièce varie entre 15 et 20°. J'ai trouvé dans cette ruchette deux larves de la *Galleria mellonella*. L'une d'elles avait déjà filé son cocon. J'ai mis l'autre en boîte : je suivrai attentivement les phases de son évolution.

Voilà les quelques observations que j'ai pu faire pendant ce long hiver. Le printemps est revenu ; les premières fleurs apparaissent : je reprends mes chères études de botanique et mes analyses de nectaires.

Emile VAN HAY, professeur.

---

#### QUELQUES MOTS AU SUJET DE L'ARTICLE DE M. PRATT

PARU DANS LE NUMÉRO DE NOVEMBRE 1906

---

*L'Apiculture nouvelle* extrait de la brochure de M. Pratt un article sur la fécondation des reines. M. C. Bretagne a eu la bonne idée de transcrire cet article pour le *Bulletin* de la Société romande en invitant les lecteurs à lui faire part de leurs observations infirmant ou confirmant ce qui est avancé par M. Pratt. C'est en hésitant et tardivement que je me rends aujourd'hui à cette invitation, car M. Pratt nous avait fait espérer encore autre chose en disant : « J'essayerai de décrire par le menu, dans un futur article, l'action des organes mâles des bourdons, si toutefois je parviens à préparer des dessins suffisamment bons pour éclairer ma pensée. »

Cet article n'a pas encore paru à ce que je sache, et je le regrette sincèrement à cause des illustrations et de la description de « l'action », car ç'eût été deux choses inédites. M. Pratt condescend bien à nous dire qu'il s'agira cette fois-ci d'« éclairer sa pensée », il ne prétend nullement l'avoir constaté de visu comme pour la fécondation des reines, où il nous dit positivement : « J'ai vu. »

Oui, M. Pratt a vu des choses étranges et pourtant si vraies ! Il a vu — je l'espère du moins — vu de ses propres yeux des bandes de mâles s'élançant furieusement à la poursuite d'une belle reine vierge. Il a contemplé, en heureux mortel, ces chasses vertigineuses,

ces courses folles, dans l'air embaumé, de la reine nubile et de sa cour de prétendants essoufflés, haletants, tourbillonnant autour de la jeune princesse. Oui, lui seul a eu cet insigne privilège, tandis que — éternelle honte pour nous, apiculteurs du vieux monde — nous n'avons rien vu du voyage intéressant et mystérieux de la jeune reine. Il nous est peut-être arrivé de la voir partir, puis de la surprendre à son retour rentrant bredouille ou portant visibles à l'œil nu les signes probants de noces dûment accomplies. Mais l'acte nuptial, ces voltiges aériennes, ces évolutions fantastiques et surtout ces bandes de mâles « d'une violence extrême », ces pelotes de « bourdons acharnés à se livrer bataille », *non*, nous ne les avons *pas vus*. Ce sont des « histoires d'Amérique », et décrire des « bagarres » dans l'air n'est pas seulement du génie d'Homère, c'est le droit d'auteur, pense probablement M. Pratt.

\_\_\_\_\_ J. KELLER, professeur.

## LOQUE

\_\_\_\_\_

Cartigny, 23 avril 1907.

Très honoré Monsieur le Rédacteur,

A part le résultat déplorable de l'année 1906, il m'a été donné par surcroît de malheur de faire connaissance avec le fléau de nos ruchers et de voir de près la loque et ses conséquences. Si je puis avoir une petite part de culpabilité dans l'éclosion de cette maladie, je l'attribue au fait d'avoir peut-être examiné une ruche par un temps froid et de n'avoir pas su dominer la fièvre du néophyte, mais la grosse faute en est à un voisin qui, possesseur de plusieurs ruches loqueuses dans mon voisinage immédiat, ne prit et peut-être ne prend encore aucune précaution pour tâcher d'enrayer le mal. Le diagnostic fut, hélas, vite posé en apercevant de nombreuses larves couchées dans leur cellule, les unes grisâtres ou jaunâtres, les autres déjà brunes et desséchées ; certes, le peu d'activité de la colonie, qui était ma meilleure, me prouva que les pauvres bêtes étaient aussi démoralisées que moi et que la lutte était inégale entre quelques milliers d'habitants et quelques millions de « *Bacillus Alvei* ». Revenu de ma morne stupeur, je m'adressai à un apiculteur émérite, dont j'apprécie toujours les conseils judicieux et la science réelle en fait d'apiculture. Et nous voilà discutant la loque et son traitement, ou plutôt ses traitements, car chacun contribue à sa manière à chercher le remède infaillible ; les uns y mettent de la bonne

foi, ce sont les vrais apiculteurs, ceux qui aiment nos bestioles, alors que d'autres préconisent et indiquent moyennant espèces sonnantes et trébuchantes une foule de panacées toujours infaillibles, tout comme la chose se passe dans le domaine médical, où le charlatan semble être l'homme du jour, dont le seul mérite est de battre habilement monnaie avec la bêtise humaine. Nous fûmes d'accord pour attribuer cette loque intempestive au fameux « Bacillus Alvei » ; la chose est hors de doute en effet, il faut la graine du mal et encore là personne n'oserait plus soutenir la génération spontanée, mais le terrain lui-même joue un rôle plus considérable que l'on ne l'admet en général et sous ce terme de terrain, dans le cas particulier, j'englobe la race d'abeilles, la force de la ruche, sa propreté, les conditions climatiques, et en général tout ce qui peut débilitier une ruche, donc également ma visite par un temps plutôt froid.

Je ne pus me décider pour une solution radicale et espérant protéger les ruches voisines par des mesures préventives, je me consolai en étudiant d'un peu plus près le mal avec les vues bactériologiques modernes, malheureusement sans microscope et sans cultures spéciales, le temps et l'agencement y nécessaire me faisant défaut. Je constate d'abord que si les spores du « Bacillus Alvei » sont très persistantes, le bacille lui-même doit être assez peu résistant ou virulent, car il ne s'attaque pas à l'individu adulte ou en tout cas ne lui est guère nuisible et ne détruit que les jeunes larves ; est-ce là la confirmation de cette règle de la nature qui veut que les plus faibles succombent pour laisser la place aux forts ? En quoi réside alors cette force de résistance plus grande de certaines larves ? Est-ce une formation d'antitoxines spécifiques de l'organisme de la larve, neutralisant les effets nuisibles du bacille et de ses sécrétions, comme on le voit pour le bacille de Lœfflu dans la diphtérie ? On devrait alors admettre que certaines larves sont plus aptes de par leur constitution à vaincre le mal, ce qui leur permet de franchir l'étape dangereuse de leur jeunesse en milieu loqueur et d'arriver à l'âge mûr après avoir vu succomber leurs frères et sœurs à qui cette sécrétion antitoxique faisait défaut. La chose est possible, j'ose même dire probable, car avec la prolifération énorme du bacille, avec les milliards de spores que contient une ruche même légèrement atteinte, la ruine en serait assurée en quelques jours si sur la quantité des larves il n'y en avait pas qui résistent par elles-mêmes aux dégâts du bacille et cela sans traitement spécial. Je l'avoue, il est possible que ces larves plus favorisées n'agissent qu'en forçant le bacille à modifier ses sécrétions et à se nuire à lui-même ; le principe actif de la guérison spontanée serait alors dû à la formation d'antitoxines provenant du bacille lui-même et non plus de la larve, de

même que la chose peut se faire par la combinaison des deux organismes. Quoi qu'il en soit, je relève le fait que certaines larves infectées, et je les crois toutes infectées dans une ruche loqueuse, ne réagissent pas aux coups de l'ennemi et continuent leur croissance comme si de rien n'était, et de ce côté j'entrevois pour l'avenir une porte ouverte à la sérothérapie de la loque. Pour le moment, cette question est largement ouverte à Messieurs les bactériologues, et ce ne sera pas un résultat mesquin que de sauver la vie de nos ruches par la découverte du corps qui a le pouvoir d'annihiler les effets fâcheux du « *Bacillus Alvei* ». Après cette digression dans le domaine de l'aléatoire, j'en reviens à ma ruche loqueuse et sur le conseil de mon maître en apiculture, je la nourrissais avec du naphthol Bêta, à la dose de 0,50 centigrammes par kilo de sucre ; ma patience fut bien mise à l'épreuve et comme une dent cariée attire toujours les doigts ou la langue du porteur malgré la souffrance, ma « loqueuse » devint l'objet de mes visites journalières, et je pus constater qu'avec cette nourriture le nombre des larves loqueuses diminuait rapidement, si bien que je me croyais sauvé.

Ce que j'appellerai la première couvée à partir de la nourriture au bêta naphthol, fut presque indemne et arriva à bon port ; la seconde série d'œufs présenta de nouveau davantage de larves loqueuses, peut-être parce que le sirop fut parfois supprimé, nous étions au moment de la soi-disant récolte de 1906. Sur ces entrefaites et après nouvelles discussions, M. le Dr Uhlemann me conseilla de changer la reine et eut la bonté de me donner une reine jeune, croisée italienne, petite-fille d'une reine sélectionnée dont il avait pris la descendance pour peupler son rucher. Encore une fois je repris courage et me mis à l'œuvre, reine changée et nourriture désinfectante. Donc attaque de front sur le terrain et sur la graine et munitions en abondance, l'été étant misérable comme ressources et la ruche devant être forte pour hiverner, principe classique du véritable succès en apiculture. Peu à peu le calme se fit, l'automne vint et après avoir constaté qu'une autre ruche avait été contaminée, je fis mon examen de conscience apicole à l'entrée de l'hiver et me préparais à déménager pour aller habiter à quelque distance du village où ma meilleure ruche était devenue loqueuse.

Ma conscience me reprocha : 1° d'avoir favorisé l'éclosion de la loque en découvrant du couvain par un temps froid, ou si ce n'est cela, d'avoir conservé une reine âgée, faible, de mauvais sang, en terme médical je dirais scrofuleuse. 2° de n'avoir pas nourri préventivement au naphthol Bêta me sachant dans le voisinage d'un soi-disant apiculteur négligent. 3° d'avoir voulu demander à mes abeilles plus qu'elles ne pouvaient donner et fait des essaims artificiels dans

une mauvaise année, d'où affaiblissement du terrain, pillage et contamination plus tardive de la seconde ruche. Le repos fut bientôt complet, l'hiver long et froid et souvent j'avais un vif désir de voir revenir le printemps pour assister à la première sortie et pour voir en quel état étaient mes ruches, surtout les loqueuses. Le moment est passé et voilà le résultat : la ruche n° 1, la loqueuse primitive, nourrie également ce printemps au naphtol Bêta, sous le règne de la reine italo-carniolienne croisée sélectionnée, est la plus forte, la plus belle du rucher ; elle compte à ce jour 6 cadres de couvain, ce qui est beau vu la persistance des grands froids et sur ces 6 cadres pas une seule larve loqueuse !

D'où je conclus, peut-être hâtivement, qu'elle est guérie de sa loque et qu'à part la nourriture désinfectante, la reine, dont la race joue également un rôle considérable, ce qui peut être dû au fait que la race italienne à travers les siècles a fini par devenir immunisée en partie contre les effets du bacillus alvei, qui est aussi vieux que l'apiculture et a causé des dégâts aussi bien au temps classique des Romains de Virgile qu'actuellement, peut-être même davantage, mais moins appréciables vu le nombre alors plus restreint des apiculteurs et les relations moins fréquentes d'endroits contaminés à endroits indemnes.

Cette accoutumance à la maladie se voit également dans la malaria chez l'homme, les noirs résistant où les blancs succombent. Quant à la seconde ruche loqueuse, je me suis décidé à la sacrifier pour ne plus avoir de source d'infection à proximité, pour moi aussi bien que pour les ruchers, qui sont cette fois assez distants, mais encore à portée de vol de mes abeilles. C'est par une belle journée de printemps que, le cœur gros, je procédai à l'incinération de la condamnée, et là-bas, dans les prés verts, il y a un petit tas de cendres fumantes, restes minimes de ce qui m'aida à franchir des heures difficiles, de ce qui fut ma joie : *sic transit gloria mundi* ! Et là, il y a une habitation vide, la porte en est fermée ; les voisins viennent voler à proximité puis se sauvent à tire d'ailes, l'odeur de formaline, d'acide phénique et d'acide sulfureux ne convenant point à leur noblesse.

Je serais presque tenté de mettre une étiquette sur cette ruche avec la mention : « Fermée pour cause de décès ! » mais je ne puis oublier les angoisses que m'a causées la première destruction volontaire d'une colonie, et j'espère au plus vite repeupler cette ruche vide après toutes les précautions antiseptiques nécessaires. Peut-être aurais-je pu conserver cette colonie en changeant la reine comme pour la ruche n° 1, mais, pour une fois, j'ai voulu agir radicalement, d'autant plus que sous peu doit m'arriver un essaim d'italiennes

pures et que je tiens à ce qu'elles trouvent leur nouveau domaine en ordre et apprennent à respecter les efforts louables faits par les apiculteurs romands pour améliorer une branche de nos connaissances animales qui est des plus passionnantes.

Excusez-moi, Monsieur le Rédacteur, de vous avoir entretenu si longtemps à bâtons rompus, mais entre gens apiphiles, on se comprend vite, et la piqûre de nos chères bestioles nous habitue à un support plus grand des vicissitudes humaines; pour moi, mon rucher est un bien sacré où je vais me réfugier, tout comme Frédéric-le-Grand au moulin de Sans-Souci.

Dr E. ROTSCHY.

---

## NOUVELLES DES RUCHERS

---

**M. H. Chavan, Cully, 9 avril.** — Mes quatre colonies logées en Dadant-Blatt ont hiverné on ne peut mieux, je n'ai pas remarqué de dysenterie et la consommation a été plutôt faible si j'en juge par les provisions qui restent et qui seront plus que suffisantes pour assurer un développement normal jusqu'à l'arrivée de la récolte (à Pully, où sont mes ruches, la végétation est très printanière, et je mets toujours les hausses dans la deuxième quinzaine de mai). Il est vrai (et les conseils n'ont pas manqué) que je n'ai pas négligé le nourrissage d'automne, quoique trois de mes ruches n'aient eu besoin que de quelques kilos pour compléter leurs provisions d'hiver; la quatrième, par contre, qui avait essaimé, était forte en couvain vers la fin de l'été, n'avait presque plus de miel quand je l'ai nourrie; à l'heure qu'il est, elle a du couvain sur quatre rayons et me laisse beaucoup d'espoir pour la prochaine saison, bien entendu si le temps est propice!

Combien eût été différent son sort si elle avait été laissée à elle-même!

**M. L. Saunier, Réclère, 10 avril.** — Mes trente-sept ruches ont toutes très bien hiverné; mais il y avait plus de mortes que d'habitude. Je crois qu'elles ont eu un peu froid, car elles n'étaient pas suffisamment couvertes. Pour le moment il n'y en a encore aucune d'orpheline, tandis que l'année dernière j'en avais perdu plusieurs. La récolte de l'année dernière a été presque nulle, comme partout. J'ai eu deux essaims d'une ruche italo-carniolienne. Mes abeilles sont de la race du pays, sauf trois ou quatre croisées. Jusqu'à présent, les vivres ont peu diminué, ce qui prouve que ce ne sont pas pendant les hivers rigoureux que les abeilles consomment le plus.

Je ne suis pas du tout d'accord avec M. Keller pour ce qui concerne les reines. J'ai toujours vu dans les essaims primaires la vieille reine accompagner l'essaim, ce qui est du reste facile à contrôler.

Je crois qu'il ne trouvera pas beaucoup d'apiculteurs de son avis.

**M. Morel, Ste-Croix, 11 avril.** — Depuis mes dernières indications (fin novembre, je crois) au 31 mars, la ruche sur balance a diminué de 4 kg. 800. Il y a eu passablement de déchet (mortes), grâce aux dérangements fréquents occasionnés par le déblaiement de la neige sur la voie. Quelques colonies se trouvent ainsi faibles. On me signale passablement d'orphelinage, outre les nombreuses pertes déjà signalées.

**M. Stahli, Coffrane, 13 avril.** — C'est bien tard que je viens vous donner des nouvelles de mon rucher, mais la maladie m'a empêché de faire une revue tant soit peu approfondie de l'état de mes abeilles; et maintenant que je serais mieux, le temps devient mauvais et je me trouve devoir rester aussi ignorant qu'auparavant de ce qui se passe chez moi. Cependant voici en gros comment s'est passé mon hivernage.

Hiverné en automne : ruches mobiles 19, ruches fixes 1, ruchettes 5, dont une à rayons fixes. Si j'avais mieux su prendre mes mesures, de ces 5 ruchettes je n'en aurais gardé que 3, tout au plus 4; mais enfin à quoi sert de dire : si j'avais su ?

J'ai perdu une ruche faute de nourriture suffisante. Encore ici je ne m'explique pas ce manque et trois ruchettes ayant encore de la nourriture.

J'ai donc actuellement : ruches mobiles 18, ruchettes 2, ruche fixe 1. Total 21 Mais il y a de l'orphelinage. J'espère que les deux ruchettes me suffiront pour parer au manque de reines qui aura pu se produire dans le reste du rucher.

Suivant les conseils que vous donnez dans le *Bulletin*, je me suis construit une ruche pour hiverner quatre nucléus et pouvoir ainsi soit au printemps, soit dans le courant de l'année, avoir à ma disposition quelques reines.

La ruche sur balance a diminué du 1<sup>er</sup> novembre au 1<sup>er</sup> avril de 7 kg. 200.

Soit : Novembre	—
Décembre	0,500
Janvier	0,200
Février	2,300
Mars	4,200
Total	7,200

A partir du 1<sup>er</sup> avril, je ne constate pas de diminution, au contraire. Serait-elle orpheline? J'ai vite aujourd'hui jeté un coup d'œil et j'ai pu constater entre deux piqûres qu'il y a du couvain.

Pendant les mois d'hiver, pour me délasser, pour oublier les frimas et me donner l'illusion du printemps, comme aussi pour me remémorer ce qui a été dit autrefois, je parcours les années écoulées de la *Revue* et du *Bulletin*.

C'est curieux comme l'on apprend des choses nouvelles dans ce que d'aucuns pourraient considérer comme des vieilleries!

Que de choses oubliées! que de choses passées inaperçues dans une première lecture! Aussi, j'apprécie toujours plus ma collection.

**M. Albert Maige, Chamoson (Valais), 23 avril.** — Mon petit apier est composé de douze ruches bien peuplées.

Après avoir enlevé l'année dernière la récolte (1), j'ai constaté qu'il y avait une certaine quantité de miel dans le corps de ruche et ce qu'elles auraient ramassé dès lors (juillet), je comptais sur un petit nourrissage en automne.

Vu la disette persistante de la récolte du miel, j'ai dû voir avec regret à la visite de septembre qu'il y aurait en tout au plus un demi-kilo de miel par ruche. Il s'agissait donc de penser sérieusement à l'entretien de ces pauvres abeilles réduites à la misère. J'ai donc commencé le nourrissage pour l'hivernage qui vient de

(1) 5 kg. de miel par ruche.

se terminer. J'ai distribué 170 kg. de sucre sur mes douze ruches. A part le sirop, je n'ai pas pris d'autres mesures de précautions que celle de réduire le nombre de cadres à sept et huit et de leur mettre les partitions.

A ma première visite de fin mars écoulé, retard dû à la température froide que nous avons eue ce printemps, je me suis mis à l'œuvre en tremblant de crainte de trouver des ruches perdues.

Grâce à Dieu, à la fin de cette visite, je constate que toutes mes ruches se trouvent dans l'état le plus satisfaisant. Dans notre région, la mortalité des abeilles a été passablement grande; dans notre localité, je suis à peu près le seul qui n'aie pas eu de pertes d'abeilles. Pour ne citer que la plus conséquente (1), je vous dirai qu'un propriétaire de quarante-cinq ruches en a perdu dix-huit cet hiver par faute de nourriture et dysenterie.

**M. J. Massy, Ecône, 24 avril.** — En général les ruches qui n'étaient pas exposées au soleil ont beaucoup souffert en février. Deux apiculteurs dont les ruchers n'avaient pas reçu en ce mois les rayons solaires m'ont assuré que toutes leurs ruches étaient perdues.

Les apiculteurs de la rive gauche du Rhône ont perdu en moyenne une ou deux ruches sur dix l'hiver passé. Nos abeilles d'Ecône ont bien résisté au froid de 20° qui dura trois ou quatre jours en décembre. Par contre, elles ont bien souffert du froid de février, lequel a duré treize jours variant de 13° à 15°. Ce froid constant a empêché les abeilles d'aller prendre la nourriture sur le cadre voisin. Les abeilles qui n'ont pas eu du miel de première récolte ou du sirop de bonne qualité donné en août ont particulièrement souffert de la diarrhée. Ainsi nos ruches sont bien faibles actuellement et cela d'autant plus qu'il n'a pas fait beau temps jusqu'à présent. La diminution totale de la ruche sur balance depuis la mise en hivernage est de 9 kg. 600.

**M. Langel, Bôle, 24 avril.** — C'est le 31 mars que j'ai ouvert les premières ruches. Depuis cette date à aujourd'hui 28 avril, j'ai continué mes visites suivant la température sans me presser en aucune façon. Il m'en reste environ dix à voir qui, par leurs sorties, m'indiquent que l'hiver ne leur a pas nui.

Pas une seule colonie n'a manqué à l'appel; l'hivernage m'a surpris en bien.'

La consommation de la nourriture a été très modérée. Le couvain est avancé et en grande quantité. C'est maintenant que la nourriture diminue rapidement. Toutes mes ruches sont placées et orientées de façon à ce que les abeilles puissent faire des sorties en hiver chaque fois que le soleil et la température le permettent, ce qui est arrivé plusieurs fois cette année. Je n'ai remarqué que peu de traces de dysenterie dans quelques ruches. Je serais incomplet si je ne mentionnais pas une ruche devenue bourdonneuse et quelques colonies un peu faibles qu'il faudra réunir. En somme : excellent hivernage et apparence superbe pour l'année 1907. Que Dieu l'accorde à tous nos collègues.

**M. Alfred Paroz, Saicourt, 27 avril.** — L'hivernage a été bon, toutes mes ruches ont répondu à l'appel, la consommation a été faible; dans des colonies il resterait assez de provisions pour passer de nouveau l'hiver.

**M. Descoullayes, Préverenges, 30 avril.** — Les cerisiers commençaient une belle floraison le vendredi 26 avril; dès lors un temps lamentable a confiné étroitement les pauvres abeilles.

(1) Importante.

Quoique suffisamment approvisionnées de bon sucre dès la fin de juillet, mes ruches, à peu d'exceptions près, sont plus faibles que l'année dernière. Quatre reines ont commencé à pondre et avaient du couvain il y a un mois; elles ont cessé de pondre et ne sont plus. J'en conclus que s'il n'y a pas pour la provision d'hiver une certaine quantité de bon miel, les ruchées s'affaiblissent et les reines dépérissent. Le remède, pour le moment, ce serait le plus tôt possible du miel et du miel.

**M. E. Rubattel, Vuibroye, 1<sup>er</sup> mai.** — Le printemps de 1907 a été funeste à l'apiculture dans notre contrée, la diarrhée a fait beaucoup de ravages; certains apiculteurs ont perdu le tiers de leurs colonies et celles qui restent sont généralement faibles et de peu de valeur. Pour ma part, je n'ai subi aucune perte et n'ai également pas eu de dysenterie dans mon rucher; je l'attribue à ce que j'ai extrait le plus de miel possible, qui a été remplacé par du sirop administré en août et septembre.

**M. Comtat, Pregny, Genève, 12 avril.** — Le *Bulletin* de février est arrivé à propos nous délivrer des soucis que nous nous faisons au sujet de la santé de nos abeilles par cette longue réclusion. Comme toujours, par ci par là, l'on entend des plaintes; un voisin perd une ruche sur deux, un autre en laisse mourir une de faim, puis d'autres se plaignent encore de la diarrhée, de l'orphelinage ou du peu de force des colonies. Mais, malgré cela, les ruches fortes et mises en hivernage dans de bonnes conditions se sont parfaitement comportées à travers ce rude hiver, et se trouvent à l'heure présente aussi fortes que ces dernières années à la même époque.

En consultant nos notes, nous trouvons par ruche maximum et minimum :

2 avril 1904,	les abeilles couvrent	3 et 4	cadres;
1 <sup>er</sup> avril 1905,	»	»	3 et 4 »
4 avril 1906,	»	»	2-3 et 4 »
6 avril 1907,	»	»	3-4 et 5 »

Ruche Dadant 13 cadres.

En somme, hivernage excellent.

**M. A. Prévost, Chambésy, 13 avril.** — Le 5 avril dernier, les abeilles, par quelques sorties journalières consécutives, nous accordaient enfin la permission attendue avec tant d'impatience de les visiter.

Le résultat de cette inspection est que le long hiver qui vient de s'écouler a été très favorable aux apiculteurs qui, l'automne dernier, ont eu soin de compléter de bonne heure les provisions des ruches nécessiteuses.

Aucune morte, très peu de malades de la dysenterie, une bourdonneuse, tel est le bilan des trente-deux colonies hivernées à notre rucher de Chambésy. Depuis trente-sept ans que nous faisons de l'apiculture, c'est la première fois que chose pareille se présente. En sera-t-il de même à Chenaz? La semaine prochaine nous le dira.

A en juger par les nouvelles enregistrées jusqu'ici, c'est généralement à un nourrissage d'automne trop tardif que devront être attribués les désastres existants.

Le manque de pollen est actuellement la seule chose qui nous donne de l'inquiétude. Et dire que parfois il y en a de trop. Combien ce superflu serait maintenant le bienvenu, du moins en ce qui concerne notre région.

---

**CORRESPONDANCE** (SUITE <sup>1</sup>)

S'il s'agit d'une reine vierge, comme cela vient de m'arriver, il est bon, je crois, d'employer la cage américaine et de cette façon l'opération se fait très facilement.

J'avais une colonie destinée à l'élevage artificiel des reines ; or, pour un motif ou pour un autre, je ne pus arriver à lui faire accepter les œufs que j'avais placés dans les bouchons cupules ; très probablement m'y suis-je mal pris ? mais enfin toujours est-il qu'elle ne voulut rien faire, ni rien entreprendre ; tout cela avait pris du temps et ma colonie était orpheline déjà depuis une quinzaine au minimum. Lorsqu'une autre de mes ruches donna un essaim secondaire, comme je ne savais de laquelle au juste il était sorti, je pris le soin de chercher la ou les reines qu'il pouvait y avoir et de laisser les abeilles rejoindre leur ruche-mère. J'en trouvais trois que je plaçais toutes ensemble dans une cage américaine, voulant me rendre compte si leur antipathie les pousserait jusqu'à se tuer dans leur prison, et ainsi placées les mis au centre de ma ruche orpheline. Il en advint bien ainsi que je le présumais, et le lendemain deux des reines gisaient inanimées au fond de la cage, tandis que la troisième se remuait et se démenait comme le diable dans un bénitier. J'enfumais de nouveau toute la colonie, avec du tabac, placé au milieu de chiffons, cela pour communiquer la même odeur à la reine qu'aux abeilles, et le surlendemain j'allais auprès d'elle, sans enfumoir et sans secousses, enlevais chapiteau, coussin et planchettes, et mettant à nu la cage, je délivrais la prisonnière.

Huit jours après pas d'œufs ! Je commençais à désespérer de la réussite, lorsqu'à la visite suivante, sa majesté ayant daigné s'accoupler, se laissa voir dans toute sa splendeur au milieu d'une ponte serrée de jeunes œufs, qu'elle avait déposés dans leur berceau respectif.

Aussi les introductions étant en somme chose si aisée, je ne saurais assez recommander de ne garder que des reines de deux ans. L'on devrait renouveler les reines de son rucher, par moitié chaque année, car la troisième année, en règle générale, les reines ne valent plus grand'chose et j'en parle savamment, ayant perdu de ce fait dix colonies ce printemps (mes plus belles de l'année passée) pour avoir négligé d'en renouveler les mères. Sur ces dix, les unes moururent, les autres devinrent bourdonneuses et m'obligèrent à leur souhaiter le bonsoir et j'ai dû réunir les dernières qui, bien que non bourdonneuses, ne valaient guère mieux. Aussi, chers confrères, méfiez-vous ! ne faites pas comme moi ! que ma négligence serve au moins à quelque chose.

LOUIS FILS.

(1) Voir page 85.

---

# FABRIQUE DE BIDONS ET BOITES A MIEL

**DURAND Frères, Colombière, Nyon**

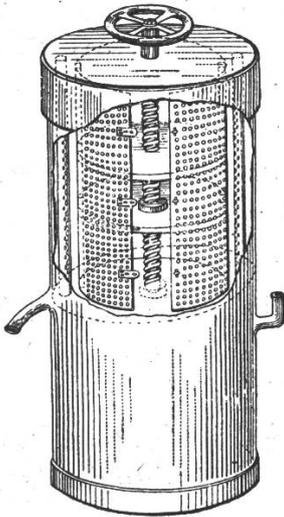
*Bocaux en verre.*

*Outillage complet pour l'apiculture.*

*Ruches et accessoires.*

*Feuilles gaufrées en cire pure d'abeilles.*

—→☎ T É L É P H O N E ☎←—



ETABLISSEMENT D'APICULTURE

**L. COUTERET, Besançon**

*Rue Jean Petit, 1, et rue Gustave Courbet.*

**GRANDE FABRIQUE de CIRE GAUFRÉE**

sortant des machines perfectionnées Root.

**OUTILLAGE COMPLET D'APICULTURE**

RUCHE PERFECTIONNÉE

Envoi d'échantillons de cire gaufrée gratuits sur demande.

Achat de Cire épurée et de brèches.

**PRIX MODÉRÉS**

**Prix de 1<sup>re</sup> classe et Médailles :**

**BERNE 1895 — GENÈVE 1896 — THOUNE 1899 — PORRENTROY 1902**

**DÉPOT  
CENTRAL**

d'outils apicoles, cadres, sections,  
de boîtes, bocaux et étiquettes à miel.  
de cire gaufrée en 3 épaisseurs.

CHEZ

**E. WARTMANN, BIENNE, Suisse**

Prix modérés. Qualité irréprochable. Renseignements.

## Pipes et voiles pour apiculteurs

**PIPES** avec tuyaux droits ou courbes, depuis fr. 1.50 à fr. 2.50.

**VOILES** en tulle noir, à larges trous, bonne qualité, fr. 1.—.

Envois contre remboursement, par

**A. PAHUD, à Correvon (Vaud).**